

MANIFESTE – Krystian Lupa

Comment exprimer cette peur ?

Un sentiment croissant d'étrangeté...

Une difficulté à comprendre de plus en plus grande...

Je peux bien sûr essayer...

Essayer de prendre part dans des polémiques hasardeuses

De formuler des jugements... Mais je ne crois pas que ce soit là le moyen de comprendre quoi que ce soit.

Ou d'aider quiconque à comprendre.

Ce que je pense – et ce que je dis – me semble de plus en plus étranger à moi-même...

Est-ce que cela a un sens de partager ce sentiment d'étrangeté et d'incompréhension ?

Dans cette situation, l'artiste est-il encore d'une quelconque utilité ?

Ou moi-même, en tant qu'artiste... Etc.

Quelqu'un de plus en plus étranger.

Quelqu'un de plus en plus en désaccord.

Le scandale d'une contestation totale semble être le seul moyen possible...

« Golgota Picnic », par exemple...

Quelque chose de cet ordre-là...

En disant « je ne comprends pas votre monde », je le sais, je ne fais que me plaindre...

M'apitoyer sur moi-même...

Cette réflexion, cet aveu ne vous est d'aucune utilité... À quoi bon un tel aveu ?

Malgré tout je ressens le besoin de l'exprimer

Sinon, je ne peux pas aller plus loin...

Je dis VOUS

Mais au fond, je ne sais pas ce que cela veut dire...

Vous signifie-t-il vous qui êtes en train de regarder ?

Puisque vous êtes là, vous attendez quelque chose,

Vous attendez quelque chose de l'art...

Vous attendez quelque chose de l'artiste...

Quoi ?

Une vérité ou juste une habitude ?

Mais là encore, ce n'est pas tout à fait ce que je veux dire...

Je risque d'être mal compris...

Et voilà à nouveau cette peur lâche et infâme

De ne pas être bien compris

Je veux dire que le rôle de l'artiste s'amenuise, pris dans le courant inerte du monde

Dans ses capacités spirituelles, ses énergies, ses valeurs...

Dans les capacités créatrices de nos consciences.

Et même...

Je ne sais pas...

Le sens même de ces consciences.

Parce qu'en fait je crois que le rôle de notre âme change,

Nos âmes ne sont plus utiles à personne...

Parce qu'en fait le rôle et le sens de nos consciences et de nos vérités

Sont probablement en train de disparaître.

Nos vérités ne sont plus utiles à personne.

Peut-être que le rôle de nos visions créatrices est de plus en plus restreint

Dans ce que produit le carnaval fou furieux

Des réalités politiques...

Le cabaret de la société et ses tourbillons de bla bla

Ou encore une certaine habitude de fréquenter l'art.

J'ai le sentiment que nous répétons cette habitude

D'une manière de plus en plus automatique, comme dans un rêve.

Cela ne produit rien d'essentiel.

J'ai l'impression qu'au fond nous avons tous déposé les armes

Nous avons accepté notre défaite face au monde

Depuis un certain temps déjà nous sentons bien que c'est au-delà de nos forces,

de continuer à nous battre,

de poursuivre une réflexion,

De bâtir comme des maisons les plus petites constructions de la volonté...

Et une fois de plus, nous allons accepter quelque chose de terrifiant,

Et une fois de plus, nous allons accepter quelque chose de monstrueux...

Je dis, « nous ».

Mais peut-être n'est-ce là que mon problème à moi...

Non !

Je persiste à dire NOUS.

Nous nous sentons trahis... La démocratie ne nous protège pas des démons des médiocres, de ce marché monopolisé par des roublards qui exploitent la peur des médiocres, le ressentiment, la haine, la frustration, qui s'appelle le génie politique.

Alors qu'il n'y a même pas eu 10% d'électeurs pour voter pour un progrès humaniste ?

Il faut exprimer cette peur. C'est la prescription de Thomas Bernhard ! Nous en sommes aujourd'hui à ce stade.

Thomas Bernhard l'a appelé nazisme.

C'est la majorité, cette majorité décisive qui permet à ceux qui véhiculent le ressentiment d'accéder au pouvoir, ceux qui, quelles que soient leurs déclarations, seront les exécutants d'une pensée étroite, d'une voie égotiste et immature, les ennemis du progrès humain cachés sous le manteau de Dieu.

Le refus de vivre là où vit un tel peuple – quelle que soit la signification que l'on puisse donner à ce mot...

Le refus...

Aujourd'hui, les jérémiades de tous ceux qui ont peur semblent naïves.

Mais il y a un sens, dans ce que répètent de toute part des êtres isolés, des individus qui se retrouvent tout à coup isolés : je veux partir, je ne veux pas vivre là où les gens font un tel choix. Comment peut-on rester indifférent ? C'est inconcevable...

Parmis ceux qui parlent de fuir, chacun se sent tout à coup atrocement seul.

Soudain désorienté, trompé. Soudain...

Qu'appelle-t-on aujourd'hui nation ?

J'ai peur du drapeau blanc rouge. Vous réalisez ce que cela veut dire ?

Alors, je suis resté seul, en effet... mon désir était de partir, je suis resté seul... Je ne me sens pas Polonais, comme Thomas Bernhard à la fin de sa vie souffrait d'un irrésistible besoin de fuir le lieu où il était obligé d'être Autrichien.

Il y a chez les gens quelque chose face à quoi je me sens de plus en plus étranger.

Il ne suffit pas d'avoir un travail, un appartement et de ne pas avoir de problème d'argent.

Je ne peux pas être en paix avec l'idée que je suis là fixé comme une plante, là où les gens choisissent l'option étroite de la régression, qui s'y enferment et ferme la voie au Rêveur du progrès humaniste.

Vivre quelque part... ailleurs... C'est vrai, je ne peux pas vivre là où prolifère le fascisme. En Autriche, on l'a appelé ainsi. Mais qu'est-ce que le fascisme ?

On s'indigne ici devant l'usage du mot « fascisme », et on se moque facilement de celui qui le lance dans la solitude et le désespoir, qui en use d'un air impuissant car c'est un mot qui suscite un grand effroi comme une grande condamnation.

« Vous ne savez pas ce qu'est le fascisme ? Plongez dans l'histoire. », disent les cyniques. Vous, les historiens cyniques, vous ne savez pas de quoi vous parlez. Je dis « fascisme » parce que je ne connais pas d'autre mot. Ce que j'appelle fascisme, c'est cette conspiration de l'étroitesse (de l'esprit), cette communauté qui fait de sa haine un critère de supériorité, qui expédie l'autre dans un camp de concentration.

Le fascisme a toujours existé. Mais notre société se précipite à nouveau vers cette nouvelle ère obscure, la distille et la fait ressurgir.

Le fascisme est tout ce que je fuis, cet air empoisonné par une communauté haineuse et étriquée. C'est la nationalité dénaturée dans une époque où la nation devient quelque chose d'incompris et d'anachronique. La nationalité en tant que maladie, la nationalité en tant que réceptacle du ressentiment, la communauté qui exclue l'autre, indépendamment des critères par et pour lesquels il devient justement l'autre.

Le fascisme est la religion d'un Dieu devenu négatif – c'est la religion du bouc émissaire immolé au nom de Dieu, du culte de sa propre supériorité instituée par le sacrifice du bouc émissaire...

Dieu s'efface de l'horizon de la pensée humaine, il s'efface impitoyablement de l'horizon de la pensée humaine, il n'est plus visible que par l'apparition de l'ennemi...

L'ennemi masqué qui se présente aujourd'hui, c'est la Guerre de Religion... La peur et le besoin diffus de partir viennent-ils de là ?

Impossible de rester dans une communauté qui fait ces choix-là. Je refuse de me réveiller dans un pays où l'on arbore le drapeau blanc et rouge.

La concentration de haine ressentie de tous côtés m'empêche de respirer...

Cette cage où à cause de mes rêves possibles sur un progrès possible de l'être humain, j'ai été distillé en tant qu'étranger.

Le fascisme c'est la distillation de l'Autre en ennemi, la voie très ancienne de la communauté des médiocres.

Le fascisme c'est la religion des médiocres... Cette peur indéfinie qu'éprouvent les esseulés, encore plus esseulés parce que cernés par une conspiration secrète.

Rue Bracka, on brûle des voitures, cela n'intéresse personne... ce ne sont pas eux qui ont mis le feu. La communauté a choisi le droit de détruire, de liquider la différence, de fermer tous les chemins qui ouvrent vers l'extérieur... De barrer tous les chemins qui conduisent à des réflexions et à des questionnements sur ce que peut être l'homme. Voilà ce que le médiocre

craint le plus. La démocratie contrôlée par les médiocres se transforme en fascisme. Le fascisme est cet espace fermé où la médiocrité des nôtres devient la valeur suprême.

Un besoin incompréhensible mais irrésistible de fuir l'endroit où cela se passe, où on brûle les voitures en guise de sacrifice religieux...

La Place des Héros, c'est là où un homme a parlé et a entériné le culte de la religion de la haine.

Zut ! Plus de télé ! La télé est en panne ! C'est peut-être bien qu'elle soit cassée ! Bien que cela soit aussi une raison diffuse de partir d'ici. Parce que nous sommes les victimes de la pornographie des journalistes... Ce sont eux les responsables de ce cirque, de ce massacre des critères, de la pornographie politique qui efface tous les chemins de possibilités spirituelles, et efface l'idée même de ces chemins. La pratique d'un divertissement quotidien au moyen d'une bonne dose quotidienne de divertissement politique narcotique. (Même une soirée électorale se transforme en un divertissement politique narcotique pour abrutis.)

Cracovie, 27 octobre 2015, 14:50

Traduit du polonais par Agnieszka Zgieb



Avec le soutien de la Maison Antoine Vitez-
Centre international de la traduction théâtrale.
Toute reproduction interdite.